

La régulation du discours en L1 et en L2

par

Pierre Bange & Sophie Kern

Le travail que nous allons présenter fait partie d'une recherche en cours sur la régulation du discours en L1 et en L2. Il prend pour modèle psycholinguistique de la production du discours le modèle développé par Levelt 1989, qui était déjà esquissé dans Levelt 1983, mais il s'efforce de l'interpréter dans une perspective interactionniste. Il a pour objet d'analyse des narrations monologiques recueillies dans des conditions quasi-expérimentales auprès d'adultes francophones en français et en allemand. Il peut y avoir apparemment quelque chose de paradoxal à vouloir traiter des monologues dans une telle perspective, mais nous essayerons précisément de montrer, avec des arguments tirés de notre étude empirique, que même le monologue repose sur l'interaction des deux partenaires de la communication dans une situation donnée et que les stratégies qui y sont développées traduisent une attitude face à cette situation.

Dans la première partie, nous allons esquisser notre perspective théorique. Dans une seconde partie, nous présenterons nos outils d'analyse. Les troisième et quatrième parties constituent l'étude empirique proprement dite. Dans la troisième partie, nous donnerons les résultats de nos analyses portant sur le monitoring et nous les commenterons. Dans la quatrième, nous aborderons certains aspects concernant la construction de la cohésion du discours.

1. Perspective théorique

La communication ne saurait être regardée comme une simple transmission d'informations. Elle est une forme éminente d'interaction entre les individus. Elle doit cette importance au fait qu'elle est assurée de manière centrale par

la langue. La langue est le moyen qui sert, dans la communication, à la réalisation des intentions du locuteur. Et les intentions du locuteur ne peuvent être réalisées que grâce à une réaction (comportementale, verbale ou seulement cognitive) de l'interlocuteur, selon la définition de l'action sociale donnée par Max Weber (³1947). L'intention du locuteur peut être par exemple d'obtenir l'indication de l'heure en la demandant. Son but sera atteint si la réaction de l'interlocuteur est de la lui donner. Ou l'intention du locuteur est de modifier l'état des connaissances ou des croyances de son partenaire. Son but sera atteint si celui-ci accepte de se laisser convaincre (Bange 1992).

Le problème majeur qui doit être résolu dans la communication est celui de la compréhension réciproque des intentions; c'est un problème de coordination des actions verbales individuelles. La langue peut être l'instrument de cette coordination des actions des partenaires (Grice 1975 dit : de la «coopération») parce qu'elle est l'instrument par excellence de la typification et du partage social des savoirs. Dans la communication verbale, comme dans toute action sociale, chaque participant fait des prévisions sur les actions du partenaire et module ses propres actions en fonction de ces prévisions, c'est-à-dire en fonction des réactions qu'il prévoit. Toute production discursive doit donc être regardée comme la mise en œuvre d'une stratégie, c'est-à-dire d'un ensemble de moyens verbaux choisis comme adéquats / pertinents pour réaliser un but de communication selon des règles imposées par un code linguistique, par un type de texte et par des conventions pragmatiques. Ces règles sont données au départ et spécifient ce qu'il est conventionnellement admissible de faire à chaque étape. Ces contraintes linguistiques, discursives / textuelles et pragmatiques posent les limites de ce qu'il est possible de faire. Les stratégies sont des options construites par le locuteur dans les limites permises par les règles. Elles sont construites dans une situation donnée afin d'avancer vers la réalisation de l'intention du locuteur en la faisant comprendre, ainsi que le dit Grice. Pour construire ces stratégies, chaque participant fait des prévisions sur les actions (verbales) du / des partenaire(s) et module ses propres actions en fonction de ces prévisions, ie. en fonction des réactions qu'il prévoit. La production du sens est donc un phénomène interactionnel, une co-production. La *compréhension*, c'est la reconstruction par le récepteur R de l'intention du locuteur L sur la base d'un décodage linguistique en tenant compte de l'interprétation de la situation que R suppose que L fait. La *production* d'un énoncé par L repose sur l'anticipation par ce même L de la compréhension de R; c'est une supputation par L sur les moyens linguistiques et textuels à mettre en œuvre pour obtenir la compréhension qu'il souhaite. La construction du discours, en tant qu'application de règles, soumission à des contraintes en fonction d'une stratégie, peut donc être régulée non seulement par le locuteur, mais

aussi par le récepteur, comme le montrent à l'évidence les séquences interactives de reformulation.

Réguler désigne toutes les activités permettant de veiller au bon déroulement des actions successives qui conduisent au but, y compris en modifiant certaines des actions partielles, en modifiant les buts subordonnés. Contrôler, c'est vérifier l'adéquation des stratégies aux buts, de l'ajustement du traitement aux exigences de la tâche. Le choix de l'objet sur lequel porte le contrôle résulte d'une attitude vis-à-vis de la tâche, c'est-à-dire d'une relation entre le locuteur et le discours qu'il est en train de construire. C'est donc le traitement d'un objet en fonction d'une attitude. L'attitude, c'est l'évaluation subjective des exigences de la tâche. C'est elle qui détermine le choix de l'objet sur lequel porte le contrôle. Et, pour l'observateur, les phénomènes de monitoring repérables traduisent l'attitude, ie. «la hiérarchie des préférences portant sur les modes de comportement relativement à une situation spécifique» (v. Cranach et al. 1980 : 94).

On est ainsi amené à faire l'hypothèse de l'existence potentielle de deux grands types de régulation du discours :

- l'*autorégulation*, ie. la régulation du discours par le seul locuteur;
- l'*hétérorégulation*, ie. la régulation conjointe par les deux partenaires de la communication.

L'autorégulation du discours, qui est le régime normal de l'interaction, de la régulation sociale des relations entre les individus, est assurée par le locuteur L *en fonction* du récepteur R, ie. selon son intention de communiquer, de construire un discours, de faire accepter par R par exemple un récit. Ici, le partenaire de la communication R en est le destinataire et le locuteur en est l'agent, c'est-à-dire que le locuteur établit de manière autonome ses stratégies en vue de la réalisation de ses buts. En simplifiant, on peut dire qu'il existe un régime «spontané», «non problématique», «libre» du discours autonome, qui permet au locuteur de faire tout simplement usage d'une expression ou d'un type de texte, de moduler librement le discours selon l'intention et la stratégie choisie dans le cadre des règles (contraintes) qui s'imposent à lui aux différents niveaux hiérarchiques de la construction du discours. Lorsque des difficultés apparaissent, l'attention se focalise sur les problèmes à résoudre et on entre progressivement dans ce qu'on pourrait appeler un régime contrôlé du discours autonome, dans lequel apparaissent des autoreformulations (AR), qui ne sont encore que de brèves parenthèses dans la narration elle-même – s'il s'agit d'une narration – et qui permettent de résoudre effectivement les problèmes. On peut aussi voir apparaître d'autres éléments extra-narratifs (EEN) qui marquent, de manière verbale ou paraverbale, la même focalisation de l'attention sur un problème, mais sans

lui apporter une solution ouvertement reconnaissable par un observateur. Ce sont les traces verbales de la prise de conscience d'une difficulté, du travail de monitoring en train de s'effectuer. Des appels à la régulation par le partenaire peuvent y apparaître sous des formes plus ou moins implicites ou explicites. De là, on passe à la régulation effective du discours par le partenaire dans les séquences interactives. Dans ce régime hétérorégulé du discours, le partenaire est en fait désigné par le locuteur comme devant être le co-agent du discours. On pourra dire, si on prend en compte la dimension de l'apprentissage, qu'il est appelé à en devenir le soutien : c'est un aspect essentiel de ce que Bruner (1983) appelle l'étaillage.

Enfin, le locuteur peut, plus ou moins et sous des formes diverses, faire appel à la situation, au contexte pour construire un discours auquel le partenaire pourra donner un sens et une pertinence. C'est le mode de fonctionnement de la communication chez les jeunes enfants et on sait que l'acquisition du langage a pu être comprise comme un lent processus de décontextualisation. On peut penser que ce mode de régulation du discours par le contexte ne disparaît cependant jamais complètement (pas plus que l'hétérorégulation n'a disparu avec l'achèvement du processus d'acquisition) et qu'on pourra en retrouver des traces même dans le discours adulte en cas de difficulté.

2. Outils d'analyse. Méthodes

Les analyses que nous allons rapporter nous ont d'abord amenés à constater chez nos sujets en L2 une forte demande d'hétérorégulation qui n'existe pas en L1. On ne saurait en conclure qu'il existe une hétérogénéité radicale entre la gestion du discours en L1 et en L2. La comparaison que nous voulons faire entre corpus en L1 et en L2 repose au contraire sur l'idée qu'il n'y a pas d'opposition catégorique entre la compétence en interlangue et la compétence native». C'est, d'une part, ce que montre De Bot 1992 en adaptant à la production en L2 le modèle de production de Levelt 1989 qui nous sert également de modèle. Le mécanisme de production est donc considéré comme analogue en L1 et en L2; c'est le point de départ commun qui permet la comparaison. Et la mise en œuvre des capacités langagières (que ce soit en L1 ou en L2) est fortement liée aux tâches, aux intentions de communiquer, aux attitudes et aux valeurs qui président à la mise en œuvre des règles dans les stratégies.

Les outils que nous utilisons pour nos analyses sont empruntés en partie à Levelt 1983. Dans cette étude, des adultes ont pour tâche de décrire en L1 des configurations de couleurs à un partenaire qui doit être capable de les reproduire à partir des seules informations verbales. La tâche réside dans la construction, dans un ordre relativement fixe, d'un petit nombre d'énoncés

simples, mettant en jeu un vocabulaire restreint. Les locuteurs n'ont à s'occuper que de cohérence locale, c'est-à-dire de la relation entre deux énoncés. Levelt prend comme objet d'étude les *autoreformulations* (self-repairs) considérées en tant que traces du monitoring de la production verbale, avec comme objectif de mettre à l'épreuve un modèle psycholinguistique de la production. Levelt classe les autoreformulations d'abord en deux grands types :

- covert repairs (hésitations, pauses, répétitions); ce type d'autoreformulations est répertorié et comptabilisé, mais non analysé par lui;
- overt repairs.

Dans la perspective de Levelt, ces phénomènes sont tous des phénomènes de monitoring. Mais, dans le cas des covert-repairs, il est «presque toujours impossible», dit Levelt, de déterminer sur quoi porte le monitoring. Tout ce qu'on peut affirmer est que «le monitoring peut prendre place avant que l'énoncé soit ouvertement exprimé» (55). Ce qui constitue «un argument (bien que ce ne soit pas un argument suffisant) pour affirmer qu'un certain niveau de «discours intérieur» est accessible à l'attention» (ibid.). Ce ne sont donc pas des reformulations, si on entend par là des retours sur des éléments discursifs déjà formulés ou en cours de formulation. Ce sont des marques plus prospectives de recherche d'une solution à un problème concernant le message préverbal. C'est ainsi en tous cas que Chafe 1980 les analyse. Ces phénomènes ont déjà fait l'objet de nombreux travaux sous la dénomination de «variables temporelles». Faerch / Kasper 1983 (210-238) en rappellent la liste : vitesse d'articulation (des énoncés vocaux en excluant les pauses), pauses d'hésitation, non remplies, remplies non lexicalisées, lexicalisées, allongements de syllabes, répétitions, et les rangent avec les «self-repairs» et «speech slips» parmi les «performance features» qui peuvent servir d'indicateurs sur les difficultés ou les obstacles dans la gestion du discours. L'importance de ces phénomènes requiert une étude particulière, mais on voit bien déjà, ce qui apparaîtra plus encore dans la suite de notre travail, que les autoreformulations ne constituent qu'un aspect particulier de la régulation du discours.

Les autoreformulations manifestes (overt-repairs) présentent la structure bien connue : *reparandum / reparans*, ou *énoncé-source / énoncé de reformulation* (Gülich & Kotschi 1987), le second terme introduisant un changement du type correction ou paraphrase; les deux termes peuvent en outre être éventuellement reliés par un *editing term* (ou *indicateur de reformulation*). Elles sont classées par Levelt en trois catégories selon qu'elles répondent à l'une des trois questions suivantes :

- 1) est-ce que je veux dire cela maintenant?
Dans ce cas, l'autoreformulation sert à contrôler l'ordre de présentation des unités d'information. Ce sont les *D-repairs* (D=different).
- 2) est-ce que je veux dire cela de cette manière?
Ce type d'autoreformulations, les *A-repairs* (A=appropriateness), a pour but de contrôler l'adéquation des moyens linguistiques utilisés pour construire les unités d'information :
 - a) à ce que le locuteur a déjà dit antérieurement.
Ce sont les *AC-repairs* (C=cohésion) qui visent la cohésion du discours.
 - b) aux exigences d'un discours précis.
Ce sont les *AL-repairs* (L=level, niveau de précision).
 - c) aux exigences d'un discours non ambigu.
Ce sont les *AA-repairs* qui ont pour but de clarifier un référent potentiellement ambigu.
 - d) Levelt y ajoute une classe mixte appelée *ALC-repairs* pour les cas où il paraît impossible de distinguer une *AC*-reformulation d'une *AL*.
- 3) est-ce que ma production est déviante par rapport au code conventionnel?
Ces autoreformulations (*E-repairs*; E=error) ont pour fonction de corriger les énoncés comprenant des erreurs de code. Elles peuvent porter sur
 - le lexique : les *EL-repairs*;
 - la grammaire : les *ES-repairs*;
 - la phonologie : les *EF-repairs*.

Levelt fait correspondre ces différents types d'autoreformulations aux étapes successives du processus d'énonciation dont il donne un modèle dans Levelt 1983, développé ensuite dans Levelt 1989. Les deux premières catégories (*D*-et *A*-reformulations) portent sur la conformité des productions avec l'intention de communication des locuteurs et correspondent à la construction du «message préverbal», c'est-à-dire à la conceptualisation. La troisième catégorie (*D*-reformulations) porte sur la conformité des énoncés avec le code linguistique et correspond à l'étape de la «formulation» (dont les moments successifs sont la lexicalisation, l'encodage grammatical et l'encodage phonologique). L'étape de la formulation aboutit au «discours intérieur» qui sera ensuite articulé (étape de l'articulation).

Pour analyser la tâche complexe que nous utilisons dans notre expérimentation, nous reprenons la catégorisation de Levelt en *D*, *A*, *E* (c'est-à-dire que

nous reprenons son modèle psycholinguistique de production), mais nous en élargissons la définition et nous modifions certaines des sous-catégorisations.

La tâche à partir de laquelle nous travaillons est la suivante. Nous avons demandé à 12 jeunes adultes francophones de faire une narration en allemand (L2) à partir du livret sans texte en 24 images «Frog where are you?» de M. Mayer (1969),¹ qui raconte l'histoire d'un petit garçon et de son chien partis ensemble à la recherche de leur grenouille fugueuse. Au cours de cette recherche, il leur arrive de nombreuses aventures et ils se trouvent face à de nombreux obstacles. Mais finalement tout rentre dans l'ordre puisqu'ils rencontrent une famille grenouille, et repartent avec une/leur grenouille. Ces récits ont été enregistrés, transcrits puis analysés. Un groupe de 12 adultes francophones soumis à la même expérimentation nous a servi de groupe témoin. La comparaison avec le groupe L1 est destinée à permettre de tenir compte des caractéristiques propres à la tâche dans l'analyse des formes de régulation du discours en L2, en évitant d'analyser ces formes dans l'absolu : les stratégies sont ainsi analysées dans leur signification fonctionnelle, après avoir été replacées au sein de l'activité globale qui en assure la planification.

La spécificité de cette tâche par rapport à celle utilisée par Levelt est que nos sujets ont à réaliser une narration impliquant les interactions de plusieurs personnages dans une série de situations très diverses, lesquelles situations peuvent être rassemblées dans des épisodes. Les narrateurs se voient donc soumis à la nécessité de représenter des états de choses complexes, c'est-à-dire qu'ils doivent réaliser la tâche difficile de verbaliser des unités de sens composées de séquences de plusieurs actions ou événements. Ces séquences d'actions doivent être reliées entre elles en un tout de signification : la quête d'un objet précieux (dans notre cas, la continuité thématique concerne la recherche d'une grenouille). Les locuteurs ne peuvent donc se contenter d'une simple succession d'énoncés comme c'est le cas des sujets de Levelt, mais il leur faut regrouper des énoncés en une hiérarchie d'unités. En d'autres termes, il leur faut réaliser un *discours* dans lequel est assuré aussi bien la cohérence locale (entre deux clauses successives), la cohérence épisodique (regroupement de phrases en paragraphe) que, enfin, la cohérence globale (récit dans son ensemble). Il est donc clair que le travail de conceptualisation à fournir, est plus complexe chez nos sujets que pour la tâche proposée par Levelt, chez qui la «macroplanification» (Levelt) est réduite au minimum et le travail de cohésion ne consiste qu'à réaliser la cohésion locale entre énoncés.

Tenant compte de cela, on peut dire que la catégorie *D* (Levelt : est-ce que je veux dire cela maintenant?) ne renvoie pas seulement pour nous à l'ordre de présentation des unités, mais à l'ensemble des éléments qui constituent ce

qu'on peut appeler *l'organisation rhétorique* du texte et à la relation entre le monde de l'énonciation et le monde raconté. Quant à la catégorie A (Levelt : est-ce que je veux dire cela de cette manière?), elle renvoie pour nous à tout ce qui constitue la cohésion du texte (par exemple, connecteurs, anaphores pronominales, cohésion lexicale, etc.) ie. aux éléments textuels liés à l'intention, mais au plan local. Pour la catégorie E (Levelt : est-ce que ma production est déviante par rapport au code conventionnel?), nous n'en modifions évidemment pas la définition, mais le fait de travailler en L2 nous conduit à revoir les sous-catégorisations. Nous avons donc la classification suivante :

EG : erreur sur le genre;

Ex en L2 : TR.2 005 010 der *die* : *den* frosch einblickt /

EM : erreur sur la morphologie;

Ex en L2 : TR.5 012 00 er *euh* 020 er *zieht* : *zieht schnell an* 020 *sich schnell an*

ES : erreur d'encodage syntaxique;

Ex en L2 : TR.4 025 00 also *zuerst euh* 00 *wird er euh der f= 0 er wird euh den frosch suchen /*

EF : erreur sur la phonologie ou sur l'articulation;

Ex en L2 : TR.3 020 an seinem *frosch* / an sein=*e an sein frösch* /

EL : erreur sur le lexique;

Ex en L2 : TR.11 033 und *euh* er m=*er maß= er macht nicht* 0 *er paßt nicht nah euh er macht nicht auf /*

Chez Levelt (1983), comme dans notre corpus en L1, les erreurs d'encodage lexical ne concernent que des lapsus (EL lapsus).

Ex en L1 : TR.v 044 *le petit chien euh le petit garçon* – décide de monter

Il y a également des lapsus en L2. Mais il faut y ajouter un certain nombre d'exemples de recherche de l'expression correcte (EL expression correcte).

Ex en L2 : TR.7 097 00 und so haben sie ihre sucht *zum ende gemacht / euh gebracht.*

Toutefois, le corpus en L2 révèle aussi et surtout un phénomène particulier : celui de la recherche lexicale, phénomène qui se présente sous forme d'autoreformulations ouvertes (codées RL),

Ex en L2 : TR.11 034 0 *euh* 010 und *euh* 0 er er fällt *in eine* 00 *hm* 020 *im wasser /*

mais également sous forme de signaux d'incertitude (Faerch/Kasper, 1983) qu'il est parfois difficiles de distinguer des autoreformulations et dont il est difficile de dire s'ils relèvent du discours égocentrique ou de l'appel implicite à l'autre. Cette difficulté nous a amenés à ne prendre en compte comme appels (plus ou moins implicites) que les énoncés qui ont été interprétés comme tels par l'expérimentateur.

– appels implicites au partenaire (=AIP)

Ex en L2 : TR.11 007 00 SOUPIR und *euh* während *de= wahren=* während der nacht 0 *euh* 020 *hum* 010 SOUPIR *euh* kom=*0 kommt euh der frosch* 0 *der/ (LN : hm hm)* weg.

– appels plus explicites au partenaire pour combler une lacune lexicale (=AEP)

Ex en L2 : TR.5 023 020 *hm* 010 *aber ich weiß nicht wie es heißt/ (LN : die Biene) die biene ja* 0 *sie sehen nur euh bienen*

– retours à la langue source (=RLS)

Ex en L2 : TR.3 037 030 und *euh* 040 *les abeilles euh* 030 *folgen euh der hund*

Il reste enfin une catégorie résiduelle (R-autoreformulations) qui contient quelques variantes stylistiques individuelles (2 en L1 et 4 en L2)

Ex en L2 : TR.4 089 *daß der renne lächelt* 0 *ist sehr lustig* RIRES et des indécidables.

Bien que le codage se soit révélé quelquefois assez délicat, nous sommes néanmoins parvenus à un accord. Le nombre de cas indécidables reste raisonnable puisqu'il s'élève à 4% en L2 (11 occurrences) contre aucun en L1.

D'autre part, afin de procéder à des comparaisons entre les deux parties du corpus (L1 et L2), nous avons découpé les narrations en clauses. Ces dernières sont définies, conformément aux indications de D. Slobin et de R. Berman dans le projet translinguistique de la «grenouille», de la manière suivante : «est considérée comme une clause, toute unité qui contient un prédicat unifié. Par unifié, nous entendons un prédicat qui exprime une seule situation (activité, événement, état). Dans les prédicats sont inclus les verbes fléchis et non fléchis ainsi que les adjectifs prédicatifs. En général, les clauses comprennent un seul élément verbal; cependant, les infinitifs et les participes qui sont compléments d'un verbe modal ou aspectuel sont inclus

à la matrice et donc considérés comme formant une seule clause» (Berman & Slobin, 1986 :5).

Nous voulons attirer l'attention sur le fait que la nature de la tâche imposée : une narration d'après une série de 24 images fixes, peut avoir produit des effets particuliers, en dépit de la procédure retenue pour obtenir le récit. En effet, d'une part, la procédure adoptée consistait à laisser les sujets feuilleter librement le livret avant de raconter l'histoire, afin qu'ils puissent prendre connaissance des personnages, des événements et des liens entre eux et par là d'avoir une idée d'ensemble de l'histoire, afin qu'ils puissent construire une «histoire cognitive» (Quasthoff 1982). Mais les images fixes induisent un prédecoupage qui ne correspond pas nécessairement aux épisodes et rendent possible une élicitation image par image qui peut servir de support à la structuration du discours et par là même, masquer un défaut de compétence discursive et narrative, dans la mesure où tout discours consiste dans la verbalisation d'informations complexes en un tout cohérent grâce aux moyens linguistiques offerts par la langue et où tout récit consiste en une unité discursive destinée à faire revivre, à «rejouer» (Goffman 1974), une séquence d'événements et d'actions rapportée comme telle et jugée digne d'être racontée.

C'est-à-dire que les images peuvent servir de support plus ou moins fort pour la construction du discours. Chaque image peut constituer un support référentiel suffisant pour assurer une certaine continuité trompeuse du discours, une certaine concaténation d'éléments isolés au lieu d'un enchaînement chronologique et logique d'événements. De plus, les images fixes donnent souvent lieu à l'encodage verbal d'états et de résultats juxtaposés (ou coordonnés) plutôt qu'à celui d'actions nouant ensemble et hiérarchisant (subordonnant) des éléments divers. On peut donc faire l'hypothèse que cette construction par l'image se produira lorsque la compétence narrative sera soit insuffisamment constituée, soit prise en défaut pour une raison ou pour une autre.

Dernier facteur à prendre en compte : la situation de communication elle-même, qui est ici une situation d'expérimentation. Nous considérons en effet qu'une situation d'expérimentation est aussi une situation de communication mettant en présence des interlocuteurs. Les sujets qui ont des problèmes avec la tâche monologique (par exemple les locuteurs non natifs) peuvent interpréter l'expérimentateur comme un collaborateur potentiel à qui ils adressent des regards, des gestes, des énoncés, qui sont autant de demandes d'aide pour un contrôle interactif de leur activité de narrateur. Le discours produit même dans des conditions expérimentales ne peut donc pas être regardé comme la simple actualisation de la compétence, ainsi que l'expérimentateur peut être tenté de le croire. Le discours produit dépend

aussi, comme tout discours, d'une interprétation de la situation par le sujet et d'une attitude devant la tâche de communication à laquelle il doit faire face.

Ces considérations, qui s'inscrivent dans la conception interactionniste de la communication esquissée au début, nous ont conduits à une modification importante du dispositif analytique de Levelt : les autoreformulations sont traitées comme *un* aspect des phénomènes de régulation du discours. Elles ne sont pas isolées de certains autres qui constituent également des traces du monitoring, du contrôle exercé par le locuteur sur son propre discours en cours de production. Parmi ces phénomènes, nous ne prendrons pas en compte ici les phénomènes paraverbaux que Levelt 1983 appelle «covert repairs» (hésitations, pauses, répétitions). Remarquons cependant que la distinction opérée par Levelt entre «overt repair» et «covert repair» montre bien que le phénomène de reformulation n'est pas aisé à circonscrire, même si on ne prend en considération que les autoreformulations. On pourrait dire en effet, que les autoreformulations constituent un contrôle rétrospectif sur un énoncé produit partiellement ou totalement. Mais ce ne sont que les autoreformulations manifestes (overt repairs). A côté de cela, le monitoring s'exerce sur des énoncés en cours de production : ce sont les autoreformulations masquées (covert repairs), qui se traduisent par des hésitations, pauses, pauses remplies, répétitions. La limite entre O-repair et C-repair est souvent difficile à tracer. Par exemple un changement d'article :

Ex en L2 : TR.12 026 euh 00 der euh 010 die kinder und euh 0 die
der hund 0 in der wasser 0 euh 020 euh 020
laisser tomber!

Plutôt qu'une opposition catégorique entre O- et C-repairs, on devrait avoir un continuum allant des autoreformulations après articulation du reparandum aux hésitations et pauses.

Monitoring pré-articulaire <-----> Monitoring post-articulaire
C-repair O-repair

Notre corpus en L2, nous a également montré la difficulté à tracer une frontière nette entre l'autoreformulation, c'est-à-dire entre le contrôle exercé sur un énoncé non encore complètement produit et la demande prospective d'aide à la production d'un énoncé (achèvement interactif, Gülich 1986).

Cela nous a conduits à considérer qu'il était intéressant de ne pas séparer les autoreformulations d'un ensemble plus large de phénomènes de régulation du discours. Les phénomènes que nous voulons traiter en même temps

que les autoreformulations manifestes sont les autres traces *verbales* de la régulation du discours.

Les autoreformulations (AR), qui ont la structure qu'on a vue : *reparandum / reparans*, ont pour fonction de résoudre un problème sur lequel l'attention du locuteur s'était focalisée et cette résolution de problème est assurée par le locuteur lui-même sous son propre contrôle. Les autoreformulations manifestent la résolution autonome d'un problème par le locuteur. A côté de cela, il existe un certain nombre de phénomènes qui marquent seulement la focalisation de l'attention sur un problème, la prise de conscience de l'existence d'un problème actuel sur un énoncé en cours de production, dont la solution est recherchée soit de manière autonome, dans le discours intérieur, soit ailleurs, notamment par le recours à l'interlocuteur. Ce sont des éléments extérieurs au monde raconté (extra-narratifs), qui constituent, comme les AR, des traces dans le discours de la production du récit, de la stratégie utilisée par le locuteur en vue de produire du récit.

En définitive, il semble qu'on peut classer les formes de contrôle du discours selon trois axes principaux :

- 1) en opposant manifestations verbales et manifestations paraverbales (= «covert repairs», Levelt 1983);
- 2) en opposant manifestations d'autorégulation (= «overt repairs», Levelt 1983) et manifestations d'hétérorégulation (séquences interactives de reformulation ou d'achèvement interactif, qui ont déjà fait l'objet de nombreuses études. Cf. Gülich 1986 et Gülich & Kotschi 1987).
- 3) en opposant manifestations comportant résolution d'un problème (structure *reparandum / reparans* caractéristique des «repairs» / reformulations) ou manifestations de la perception d'un problème, dans lesquelles une demande d'aide peut apparaître de manière plus ou moins explicite ou implicite.

Les phénomènes que nous voulons traiter ici sont ceux qui relèvent de ce dernier grand axe de classification et nous voulons tenter, pour ces éléments discursifs extra-narratifs (EEN) comme pour les autoreformulations (AR), de préciser quelle est leur fonction exacte, afin de vérifier les hypothèses sur la régulation de la communication faites en commençant.

3. Résultats et commentaires

Le tableau comparatif des clauses et des autoreformulations en L1 et L2 se présente sous la forme suivante :

	L1	L2
Nbre total de clauses	750	799
Nbre moyen de clauses	62,5	66,58
Nbre total d'autoreformulations	46	262
index de fréquence ² pour 100 clauses	6,13	32,79

Il est intéressant de constater que le nombre de clauses est très voisin en L1 (750) et en L2 (799), avec tout de même de fortes variations d'une narration à l'autre, puisqu'en L2 les narrations vont de 33 à 126 clauses et en L1 de 28 à 118. Le nombre total d'autoreformulations est bien évidemment très différent : 46 en L1 contre 262 en L2 ce qui donne un index de fréquence pour 100 clauses de 6,13 en L1 contre 32,79 en L2, c'est-à-dire plus de 5 fois plus.

Réparti par catégories, le tableau comparatif est le suivant :

	D	A	E	RL	R
L1	8	22	7		2
L2	8	56	166	17	15

LES E-REFORMULATIONS

Le point le plus frappant est évidemment la différence dans les E-autoreformulations qui sont bien plus représentées en L2 qu'en L1. Mais avant d'aller plus avant dans le commentaire de cette répartition par catégories, observons la ventilation des E-autoreformulations qui est la suivante :

	L1	L2
EL (lapsus)	6	9
EL (recherche de l'expression correcte)		5
EGenre		54
EMorphologie		22
ESyntaxe	1	54
EF		22
RL	7	17

Ce tableau appelle les commentaires suivants: On peut remarquer en premier lieu que le nombre de lapsus est assez proche en L1 et en L2. Rapporté au nombre de clauses, l'index de fréquence est de 1,25 en L2 et de 0,8 en L1. Dans le corpus de Levelt 1983, les lapsus constituaient plus de la moitié des autoreformulations enregistrées et portaient essentiellement sur la couleur des objets à désigner. Ce nombre très élevé était certainement lié à la monotonie de la tâche.

Ce qui frappe ici également, c'est la focalisation de l'attention du LNN sur le code : genre des mots, morphologie (conjugaison), syntaxe. Ce souci donne lieu à 60,76% de l'ensemble des autoreformulations. On doit assurément y voir un reflet de l'apprentissage guidé et de la surévaluation de ces domaines dans l'enseignement et donc dans la conscience des apprenants.

LES PROBLEMES DE LEXIQUE

On s'attendrait à ce que les problèmes de lexique occupent une plus large place en L2 qu'en L1. Mais si on cumule toutes les autoreformulations concernant le lexique, c'est-à-dire RL+AL en L1 (7+13) et RL+AL+EL (expression correcte) en L2 (17+28+5), elles atteignent le pourcentage de 43,47% en L1 contre 19,08% en L2. Toutefois les pourcentages par rapport au nombre total d'autoreformulations sont trompeurs. Le nombre des autoreformulations concernant le lexique reste, en valeur absolue, très supérieure en L2 (50) à celui de L1 (20) pour un nombre à peu près équivalent de clauses. En outre, on verra que les LNN emploient pour tenter de maîtriser

en particulier les problèmes de lexique de nombreuses autres stratégies que les autoreformulations : recours à la langue-source, demandes d'aide (implicite ou explicite) au partenaire de la communication (bien que le protocole exige une narration monologique), commentaires métalinguistiques.

LES A-REFORMULATIONS

Le poids des A-reformulations est plus important en L1 qu'en L2. Voici quelques exemples de ces autoreformulations:

AA :

Ex en L2 : TR.8 053 010 so daß *die beiden also der junge und der hund* weiter laufen 0 sollen /

AC :

Ex en L1 : TR.b 011 où peut se trouver *la petite – la grenouille*

Ex en L2 : TR.5 010 daß der froscht *euh weggekommen* 0 west=
weggegangen ist

AL :

Ex en L1 : TR.f 058 à côté de ces deux amoureux – *plein de petites grenouilles de petits bébés grenouilles*, 010

Ex en L2 : TR.2 013 0 und der hund 00 hat den kopf *durch die fleische / euh* 0110 er hat *euh* : 0 hat den kopf *in der flasche gestellt*

Certes, les autoreformulations que nous avons classées RL en L2 sont souvent proches des AL. La différence consiste parfois seulement en ce qu'il n'y a pas deux possibilités exprimées. Le LNN s'arrête avant et laisse seulement une trace (par ex. un changement d'article); les RL sont souvent proches des autoreformulations masquées (C-repair).

Le tableau suivant montre ce décalage entre L1 et L2 :

	L1	Pourcentage	L2	Pourcentage
AA	—	—	7	2,67
AC	9	19,56	16	6,1
AL	13	28,26	28	10,68
RL	7	15,21	17	6,48
Totaux	29/46	63,04	56/262	21,37

raire d'un autre mode de gestion du discours que la relation immédiate des événements et des actions du monde raconté.

LES D-REFORMULATIONS

Si l'on considère enfin les D-autoreformulations, elles sont au nombre de 8 sur 46 en L1 (17,39%) et de 8 sur 262 en L2 (3,05%). Cette différence considérable en pourcentage d'autoreformulations ne doit pas masquer la parité en valeur absolue. Elle peut s'expliquer par un phénomène complémentaire, à savoir le fait qu'en L2 des pauses importantes précèdent toujours une énonciation, signe que le discours est beaucoup plus planifié et laisse de ce fait relativement moins de place à des problèmes d'identification ou d'ordre de présentation des objets et des états de choses.

Nous avons aussi rencontré dans notre corpus un nombre important de commentaires divers, de verbalisations portant sur la tâche à accomplir ou qui vient d'être accomplie. Nous proposons de les classer de la manière suivante :

1) Commentaires de portée globale

– verbalisations de la tâche à accomplir (VTG) : il s'agit d'énoncés d'ouverture du récit (donc à valeur métanarrative),

Ex en L1 : TR.b 001 *alors c'est donc l'histoire* d'un : petit garçon – d'un chien et d'une grenouille.

Ex en L2 : TR.6 001 *mh also gut es ist* 010 RIRES *mh es ist die eigentlich die geschichte eines hundes / und eines frosches*

– commentaires rétrospectifs (CRG) : il s'agit d'énoncés de clôture du récit (coda),

Ex en L1 : TR.n 055 *et! c'est fini!*

Ex en L2 : TR.8 078/081 00 *und so endet die geschichte so* 0 fr= 0 *so fröhlich. und haben sich wieder gefunden* 0 *und der frosch hat einen familie gefunden /* 00 *et voilà*

ou de commentaires métanarratifs globaux

Ex en L1 : TR.b 049-05 *on sait pas si c'est celle qui s'est enfuie de son bocal ou si c'est une autre grenouille.*

Ex en L2 : TR.4 110-115 *und was hat er /* 020 *ich glaub= daß er eine and= ein anderes f=* 00 *nimmte* 020 *hat eine andere frosch /* 010 *ach* 020 *ah ok ich hatte nicht verstanden* 010 *euh ich glaub= ich denke nicht daß dieses frosch war ein kind von den anderen*

2) Commentaires de portée locale

– de caractère prospectif (VTL), tous métanarratifs à l'exception d'un seul,
Ex en L1 : TR.n 038 *mais i se trouve – ah ouais i se trouve sur euh : sur les bois – d'un cerf,*

Ex en L2 : TR.6 076 *020 euh auf dem letzten bild, 00 euh fährt er f= fährt der junge euh 0 fahren der junge und den hund zurück zu hause*

– de caractère rétrospectif (CRL) métanarratifs,

Ex en L1 : TR.a 011-012 *pour lever la patte / c'est le cas de le dire,*

Ex en L2 : TR.7 083 *0 das ist ein ganz liebes euh bild.*

ou métalinguistiques

Ex en L2 : TR.3 024 *in seinem euh* 050 *neben ihm* BAS *enfin* RIRES

3) Une fonction analogue de distanciation est dévolue aux marqueurs de perspective (MP)

Ex en L1 : TR.a 069 *apparemment* i retrouve (...) un peu l'élément de la grenouille

Ex en L2 : TR.7 008 *er will bestimmt das haus besuchen.*

On a déjà vu apparaître ces marqueurs dans le cadre des reformulations. Nous les avons alors désignés comme AC-reformulations (changement de monde).

4) Une autre grande catégorie d'éléments extradiscursifs est représentée par des phénomènes directement liés aux reformulations. Ce sont des appels au partenaire (en dépit de la consigne explicite d'une narration monologique : tu vas me raconter l'histoire...), appels parfois explicites et comportant une demande d'achèvement interactif (codées AEP),

Ex en L2 : TR.5 013 *010 euh 010 der hund euh 030 hat die 020 das euh wie heißt das / (LN : kopf) euh kopf*

mais le plus souvent implicite (AIP).

Ex en L2 : TR.2 019 *030 der hund hat euh biene gefunden / (LN : mhm)*

De tels appels au partenaire n'existent guère qu'en L2.

5) Il arrive aussi que le LNN substitue parfois le français à l'allemand (RLS)

Ex en L2 : TR.4 098 *00 und hinter ein tronc tronc d'arbre*

6) On trouve aussi des marqueurs d'affectivité (MA), (surtout rires et soupirs)

Ex en L2 : TR.3 024 in seinem *euh* 050 neben ihm BAS *enfin* RIRES

7) Enfin, des connecteurs énonciatifs (CoE) qui réunissent non les états de choses du monde raconté, mais les clauses qui les expriment. Il s'agit le plus souvent en L2 d'un certain type de «also»

Ex en L2 : TR.4 013 *also* aber der frosch war *euh ok* in einem bokal (RIRES)

Au total, le corpus en L2 compte 351 éléments extradiscursifs pour 799 clauses soit un index de fréquence de 43,92 pour 100 clauses. Par comparaison, le corpus en L1 compte seulement 76 éléments de ce type pour 750 clauses, soit un index de fréquence de 10,13, c'est-à-dire moins de 4 fois moins.

LES APPELS AU PARTENAIRE

Le nombre total des appels au partenaire (explicites (AEP) : 5; implicites (AIP) : 66) est de 71 en L2, soit 20% du total, contre un seul en L1 (1,31%). Encore s'agit-il d'un problème de mémoire ponctuelle, le locuteur ayant oublié le nom qu'il avait donné à la grenouille («Alice») : il s'agit en fait plutôt d'une extériorisation du discours intérieur et il répond lui-même à la question qu'il pose ou plutôt qu'il se pose. Les AIP en L2 apparaissent sous la forme d'une intonation montante à la fin d'une clause, phénomène bien connu en classe dans les réponses des élèves avant l'inévitable étape d'évaluation de cette réponse par l'enseignant. Il peut s'agir ici du même phénomène. En tout cas l'attitude du LNN est si insistante qu'elle oblige le partenaire à sortir des consignes de l'expérimentation. On ne peut guère hésiter à considérer ces phénomènes comme des retours à la régulation du discours par le partenaire (hétérorégulation). Même s'il ne s'agit pas vraiment d'une demande d'aide au partenaire, les AIP nous paraissent au moins marquer une distance vis-à-vis de l'énoncé qui vient d'être fait : comme si celui-ci était une hypothèse qu'on teste. Cet énoncé est cité, mentionné, plus qu'il n'est réellement énoncé.

LES MARQUEURS D'AFFECTIVITÉ

Les marqueurs d'affectivité (MA) sont du même ordre. Ils sont au nombre de 74 dans le corpus en L2 (21,08%) contre 2 en L1 (2,63). Ce sont le plus souvent des rires qui fréquemment accompagnent des difficultés particulières (notamment des RLS). Ces marqueurs indiquent la perception par le LNN d'un décalage entre l'intention et les moyens de traitement. Ils ont certainement la fonction de sauver la face du locuteur et indiquent que le locuteur est conscient de la difficulté qu'il rencontre et vis-à-vis de laquelle il

veut prendre ses distances. C'est une forme d'extériorisation du discours intérieur.

LES RETOURS À LA LANGUE SOURCE

Les RLS sont au nombre de 47 (13,39%) et 7 locuteurs seulement y font appel. Il est intéressant de comparer les RLS avec les autoreformulations RL (recherche lexicale). Les deux procédés traduisent en effet des attitudes différentes et leur distribution paraît être plutôt complémentaire, et en tout cas elle n'est pas homologue. Les RL indiquent une volonté d'autorégulation; les RLS au contraire, un abandon de l'autorégulation de la communication, une impuissance à gérer de manière autonome les conditions ordinaires de la communication exolingue qui comporte en effet normalement l'utilisation de moyens limités, disponibles dans l'interlangue et le recours à des palliatifs discursifs comme les paraphrases, les hyperonymes.

LES MARQUEURS DE PERSPECTIVE

Les marqueurs de perspective (MP) sont au nombre de 47 en L2 (index de fréquence : 5,9) et de 21 en L1 (2,8). Ils semblent indiquer que le locuteur s'appuie sur la perception directement reçue de l'image pour construire un discours qui est alors plus descriptif d'un état que véritablement narratif. Il s'agirait donc d'une régulation du discours par l'image. D'autres phénomènes pourraient corroborer l'existence de cette forme de régulation du discours, par exemple le petit nombre de connecteurs en L2 et leur remplacement par ce que nous avons appelé connecteurs énonciatifs qui semblent liés à une organisation image par image de la narration. Ces connecteurs énonciatifs sont au nombre de 32 en L2, index de fréquence pour 100 clauses : 4; contre 13 en L1, index de fréquence : 1,73.

LES COMMENTAIRES

Quant aux commentaires, on peut faire à leur propos les remarques suivantes. Comme on l'a dit, les commentaires globaux sont constitués pour l'essentiel par des ouvertures et des clôtures du récit. En L1, on compte 8 ouvertures et 5 clôtures, à quoi s'ajoutent trois verbalisations de la tâche au niveau de l'épisode. En L2 on compte 11 ouvertures et 10 clôtures. Ce procédé de cadrage du récit (ouverture/coda) est une façon de s'assurer la maîtrise d'une tâche plus ou moins difficile en rendant présent à la conscience un schéma dans lequel la matière va devoir se couler. Ce procédé est plus utilisé en L2 qu'en L1 :

8 ouvertures réalisées sur au moins 12 possibles en L1	
11 -----	L2
5 codas réalisées sur au moins 12 possibles en L1	
10 -----	L2

Mais on voit bien que, même pour des LN, la construction d'un récit est regardée comme une tâche difficile qu'il convient d'objectiver. L'absence de commentaire au niveau de l'épisode en L2 est également caractéristique, nous semble-t-il. En effet, en L2, bien que la tâche globale soit comprise comme une narration, elle est en fait organisée image par image et le schéma narratif n'est pas pertinent. En revanche, il garde sa pertinence en L1.

Le tableau suivant montre la répartition des commentaires :

	métanarratifs		métalinguistiques	
	L1	L2	L1	L2
commentaires globaux	16	22	0	0
commentaires locaux	21	31	1	21
totaux	37	53	1	21

Comme on le voit, les commentaires métanarratifs locaux sont plus nombreux en L2 (31) qu'en L1 (21). Si on ajoute à ces chiffres ceux des MP dont la fonction n'est peut-être pas sans analogie, on obtient :

	L1	L2
commentaires métanarratifs	21	31
MP	21	47
Total	42	78

On constate que les chiffres concernant le métanarratif local sont du même ordre en L1 et en L2, comme l'étaient ceux des commentaires de portée globale.

Il n'en va pas de même pour les commentaires métalinguistiques : 1 en L1, 21 en L2. Il est intéressant de rapprocher ce chiffre des commentaires

métalinguistiques, c'est-à-dire des efforts du LNN pour tenter de maîtriser lui-même la régulation du discours au niveau de l'utilisation des moyens conventionnels, du chiffre de l'ensemble des procédés par lesquels le LNN fait appel à la régulation par le partenaire, c'est-à-dire : AEP (5) + AIP (66) + RLS (47) = 118. Ce rapprochement permet peut-être de conclure au défaut d'autonomie des LNN représentés dans ce corpus.

Il est possible de catégoriser ces EEN selon les catégories retenues pour les AR, à savoir D, A, E.

Nous rangeons dans la catégorie D (organisation rhétorique):

- les commentaires de portée globale, qu'ils soient prospectifs (VTG) ou rétrospectifs (CRG);
- les connecteurs énonciatifs (CoE), qui sont à cheval sur le monde de l'énonciation et sur le monde raconté et témoignent, à notre sens, de l'instabilité du monde raconté et du besoin éprouvé par le narrateur de prendre appui sur son propre monde de locuteur.

Les commentaires de portée locale prospectifs (VTL) ou rétrospectifs (CRL) sont rangés dans la catégorie A ou dans la catégorie E quand ils portent sur la langue. Les appels au partenaire (AEP, AIP) portent tous sur la langue et entrent donc dans la catégorie E, de même que les retours à la langue source (RLS).

Quant aux marqueurs de perspective (MP) (ex. «wir sehen», «es scheint», «glaube ich», «apparemment»), nous les interprétons comme l'expression d'une incertitude sur l'état de choses décrit, d'un refus d'affirmer le statut narratif d'un état de choses. Ils indiquent que le monde raconté n'a pas de cohérence interne, qu'il n'existe pas de manière autonome, mais tire son existence de l'image. Ces marqueurs définissent une modalité d'incertitude (qui prend appui sur le référent pictural); ce sont des indices d'une régulation du discours par l'image. Nous les rangeons dans la catégorie A comme AM (modalité), une sous-catégorie qui s'ajoute à celles de Levelt (AC; AL; AA).

Enfin, nous ne prendrons pas en compte dans nos analyses les marqueurs d'affectivité (MA) : rires, soupirs, à cause des difficultés d'interprétation et de classification.

L1/L2 AR EEN	D	A	E	Total	Index de fréq.
L1					
A-R Nbre %	8 23%	29 44%	7 100%	44 ³	5.9
E-E-N Nbre %	26 77%	40 56%	- -	66	8.8
Total Nbre %	34 31%	69 63%	7 6%	110 100%	14.6
L2					
A-R Nbre %	8 11%	56 51%	183 73%	247 ³	31.
E-E-N Nbre %	63 89%	53 49%	67 27%	183	23.
Total Nbre %	71 17%	109 25%	250 58%	430 100%	53.8

Tableau 1 : Classification des auto-reformulations et des éléments extra-narratifs selon les catégories D, A, E en L1 et L2.

Les index de fréquence totaux pour l'ensemble de ces phénomènes de monitoring sont :

L1 14.6

L2 53.8

Cette différence importante (plus de trois fois plus en L2 qu'en L1) permet de mesurer le caractère beaucoup plus problématique de la tâche en L2. On ne peut toutefois pas dire qu'en L1 la tâche ne pose pas de problème, c'est-à-dire ne requiert pas une certaine attention.

La part des autoreformulations par rapport aux éléments extra-narratifs dans chaque catégorie (D, A, E) est comparable en L1 et en L2 :

- D L1 autoreformulations 23 % éléments extra-narr. 77 %
L2 11 % 89 %

Il y a donc en D une très forte prédominance des EEN, prédominance beaucoup plus marquée en L2.

- A L1 autoreformulations 44 % éléments extra-narr. 56 %
L2 51 % 49 %

La répartition est à peu près égale.

- E L1 autoreformulations 70 % éléments extra-narr. 30 %
L2 73 % 27 %

Prédominance des AR, moins forte cependant que la prédominance des EEN en D.

Cette ressemblance en L1 et en L2 dans les proportions peut s'expliquer par le caractère plus ou moins contraignant des règles appliquées dans les trois domaines : organisation rhétorique, cohésion, organisation grammaticale. Les règles sont plus contraignantes en E qu'en A, et en A qu'en D. Par conséquent, les AR, qui sont des mises en conformité avec la règle sont plus nombreuses en E qu'en A, et en A qu'en D. Et les EEN, qui sont une forme de réflexion sur un problème sont plus nombreux en D qu'en A, et en A qu'en E.

En L1, on constate une importance décroissante

A	D	E
63 %	31 %	6 %
	103	7
	94 %	6%

Les problèmes de code sont insignifiants, comme on pouvait s'y attendre. L'attention se porte quasi-exclusivement sur la réalisation de l'intention de communication, sur les *stratégies* à mettre en œuvre. Et cette attention porte deux fois plus sur les stratégies locales (problèmes de cohésion) que sur les stratégies globales.

En L2, l'importance décroissante est dans l'ordre :

E	A	D
58 %	25 %	17 %
250		42 %

Le contrôle porte principalement sur les problèmes de code, secondairement sur les problèmes liés à l'intention de communiquer. L'importance des règles de grammaire dans la conscience de nos sujets LNN apprenants guidés traduit une attitude face à la tâche qui repose sur un système de valeurs concernant la communication en L2. Nous rejoignons ici la position de Frawley / Lantolf 1985 qui affirment que

toutes les formes du discours doivent être vues comme des marqueurs de la relation entre le locuteur et la tâche, plutôt que comme des marqueurs de leur compétence linguistique générale (1985 : 19)

L'attitude de nos sujets est que l'attention doit se porter principalement sur les opérations de bas niveau, plus que sur les opérations de haut niveau, sur la correction de la langue plus que sur la construction du récit. Mais la focalisation de l'attention sur le code fait que l'intention de communiquer est aussi plus difficile à réaliser, comme le montrent les index de fréquence D + A pour les AR et les EEN en L1 et en L2 :

L1	13.7
L2	22.5

Les éléments de monitoring portant sur l'intention sont proportionnellement plus nombreux en L2 qu'en L1, ce qui montre la difficulté plus grande.

Si on regarde la place relative des AR (structures de résolution de problème) et des EEN (structures qui témoignent seulement de la perception d'une difficulté ou d'un problème), on constate, toutes catégories confondues (D, A, E), que les EEN sont trois fois plus fréquents en L2 qu'en L1 et que ces EEN en L2 sont pour une part importante des AEP et des AIP, lesquels sont quasi-inexistants en L1. C'est-à-dire que des problèmes sont perçus en L2, mais souvent ils ne sont pas résolus. Nos sujets LNN recherchent une régulation de leur discours par le partenaire, alors qu'en L1, les problèmes sont résolus de manière autonome, le discours est autorégulé.

4. Quelques aspects de la cohésion du récit

Nous ne prendrons en compte ici que deux indicateurs de la décontextualisation du discours : la présence d'éléments déictiques et les connecteurs (coordination et subordination) qui nous ont paru les plus faciles à saisir. Cette étude est donc bien loin d'être une étude complète de la cohésion des narrations de notre corpus. Elle se contente de poser quelques jalons concernant la décontextualisation ou la recontextualisation du discours, c'est-à-dire son degré d'autonomie.

A. Déictiques.

Compte tenu de la difficulté de la tâche en L2, nous nous attendions à rencontrer de nombreuses expressions à valeur déictique, comme dans les narrations enfantines. Mais cette attente a été déçue. Les déictiques sont certes deux fois plus nombreux en L2 qu'en L1, mais ils restent un facteur peu important.

Déictiques	L2	L1
jetzt	9	
da / là	3	2
so / alors	2	1
wir sehen / on voit	2	6
in dem zimmer merkt man daß	1	
auf dem letzten bild	1	
sind wir	1	
sie sind erstaunt oder erschrocken	1	
Total	20	9

Tableau 2 : Les déictiques en L2 et L1.

On doit en conclure que la régulation par l'image comme aide à la conceptualisation dans un discours dont l'autonomie est faible et où l'attention est accaparée par les opérations de bas niveau (organisation grammaticale) passe par d'autres voies : par exemple, par des phrases simples correspondant à une image ou même à un état de choses simple à l'intérieur d'une image.

B. Connecteurs.

Nous distinguons les phrases simples, qui ne comportent qu'une clause (définie d'après Slobin / Berman, 1986), et les phrases complexes, compor-

tant plusieurs clauses qui peuvent être 1) coordonnées, 2) subordonnées, 3) subordonnées-coordonnées selon une complexité croissante. Dans chaque catégorie (coordination, subordination), non seulement le nombre des conjonctions, mais aussi leur variété nous paraissent être des indicateurs de complexité. La complexité syntaxique des phrases nous intéresse dans la mesure où nous pensons qu'une complexité syntaxique croissante traduit le fait que le monde ainsi construit par le discours est de plus en plus cohérent en lui-même et que cette cohérence interne, c'est-à-dire la création d'états de choses complexes (notamment à l'aide de subordonnées) de plus en plus reliés entre eux, hiérarchisés en épisodes, constituant un tout de signification, une macrostructure sémantique, est un indice majeur d'une compétence narrative achevée et un indice d'autonomie du discours.

Coordinations	L1	L2
Copulatives und/et	165	218
Copulatives autres	56	12
Adversatives/disjonctives	23	58
Causales/consécutives	9	20
Total coordinations	253	308
Index de Fréquence	33.7	38.5

Tableau 3 : Classification des coordinations en L1 et L2

A propos de *und* (L2) et de *et* (L1), ils fonctionnent souvent comme des mots de remplissage, une sorte de pause remplie verbalisée. Ou s'ils fonctionnent comme connecteur, c'est un connecteur faible dont il est souvent difficile de dire (même en L1) s'il a valeur de connecteur énonciatif (ie. reliant le monde de l'énonciation au monde raconté) ou de connecteur ordinaire (ie. entre des états de choses du monde raconté).

Ex. Tr1 0070 40 er behalt er behält den frosch in einem : glas,
008 00 und sie : 0 sind in seinem zimmer
Tr2 030 00 und 0 des euh OO der kleine junge 0 fällt
Tr4 088 00 und euh also franz nimmt seinen hund

On voit dans ces exemples *und* combiné avec des pauses, des pauses remplies, des hésitations, marqueurs de planification du discours qui nous semblent indiquer un retour au monde de l'énonciation avant un nouvel énoncé dans le monde raconté : c'est pourquoi nous le rapprochons des connecteurs énonciatifs. Ou bien encore, on le voit (Tr 4) combiné avec *also* dont la fonction est clairement celle d'un connecteur énonciatif. *Und* (et) a une fonction très vague d'enchaînement et (surtout en L2) une fonction de planification : c'est presque une forme de remplissage des pauses.

Les autres conjonctions copulatives, qui sont de véritables connecteurs entre états de choses du monde raconté, sont beaucoup plus nombreuses en L1 (56) qu'en L2 (12) : presque 5 fois plus, ce qui est un indice de variété. Les conjonctions adversatives et consécutives sont certes plus nombreuses en L2 qu'en L1 (multiplié par 2), mais il s'agit exclusivement de *aber* : 57 occurrences, et presque exclusivement de *so / also* (dans leur emploi non énonciatif) : 18 occurrences sur 20, indice de non-variété d'autant plus clair que leur valeur sémantique est faible et se rapproche souvent de *und*. On peut en tirer la conclusion d'une autonomie du monde raconté moins grande en L2 qu'en L1, conclusion confirmée si on considère que la coordination introduit une connexion plus faible que la subordination.

	L1	L2
Coordinations	253	308
Index de fréquence	33.7	38.5
Subordinations	169	151
Index de fréquence	22.5	18.9

Tableau 4 : Comparaison des coordinations et des subordinations en L1 et L2

En L2, 9 sujets sur 12 ont autant ou plus de coordonnants que de subordinants (connexion plus faible), alors qu'en L1, 12 sujets sur 12 ont plus de subordinants que de coordonnants (hiérarchisation plus forte).

Venons-en à la subordination:

Subordinations	L1	L2
Clauses nominales		
– complétives daß/que	6	26
– interrogatives indirectes	1	4
– relatives nominales	5	2
– infinitives	16	2
Sous-total	28	34
Clauses adjectivales (relatives)	66	23
Clauses adverbiales		
– Temps	15	27
– Lieu	0	3
– Causes	17	46
– Condition	7	0
– Concession	0	1
– Conséquence	1	2
– But	20	15
– Comparaison	1	–
– Moyen	1	–
– Manière	12	–
– Autres	1	–
Sous-total	75	94
Total subordinations	169	151
Index de fréquence	22.5	18.9

Tableau 5 : Classification des subordinations en L1 et L2

Le nombre de subordonnants est comparable en L1 et en L2. Toutefois l'index de fréquence est un peu plus élevé en L1 qu'en L2, ce qui est déjà un premier indice d'une complexité plus grande. Les formes syntaxiques sont très variées en L1.

	L1	L2
v. finis	114	134
infinitives	16+20 finales	2+15 finales
participiales	13	0
gérondifs	14	0

En outre, la valeur sémantique des subordonnées est beaucoup plus variée en L1 qu'en L2. On a en L2 :

daß	26 / 26
weil	43 / 46
wenn / als	23 / 27
um zu	15 / 15
total	107 / 151, soit les 2/3.

La recherche des connecteurs nous a enfin conduits à prendre en compte un certain nombre d'expressions adverbiales, toutes à valeur temporelle, qui paraissent jouer un rôle de connecteur, mais qui en fait ont une valeur démarcative.

L2		L1	
plötzlich	9	soudain	4
während dessen dieser zeit der nacht	3	pendant la nuit ce temps là au cours de la nuit une nuit le soir à la nuit tombée	28
am morgen um acht uhr morgens	3	le lendemain matin le matin	12
nach	2	quelques instants plus tard	1
dieses mal	1		
Total	18		45

Tableau 6 : Locutions adverbiales démarcatives en L1 et L2.

Ces démarcateurs sont près de trois fois plus nombreux en L1 qu'en L2. Dans les deux corpus, ils coïncident le plus souvent avec l'introduction d'images nouvelles : c'est le cas pour 40 d'entre eux sur 45 en L1 et de 16 sur 18 en L2. Plus précisément, une majorité d'entre eux se concentrent sur

certain moments-clés de l'histoire : c'est le cas pour 23 occurrences sur 45 en L1 et pour 11 occurrences sur 18 en L2. On peut détailler cela de la manière suivante :

– *images 2a et 2b*, qui correspondent au moment déclenchant de la quête : perte de l'objet précieux (la grenouille) en 2a, et/ou découverte de cette perte par le sujet de la quête, le garçon et son chien, en 2b.

L1	L2
19 occurrences	5

– *image 10a* : ouverture de l'épisode le plus long et le plus lourd de conséquences, l'épisode du cerf.

L1	L2
2	3

– *images 12b-13a* : ouverture de l'épisode final : un objet précieux va être retrouvé, ce qui met fin à la quête.

L1	L2
2	3

On doit remarquer que l'image 5, le début de la quête en forêt, articulation importante de l'histoire, n'est pas marqué au moyen de locutions adverbiales temporelles, mais le changement de lieu est marqué au moyen de verbe de mouvement+locatif.

Ces démarcateurs temporels ont une fonction analogue en L1 et en L2 : ils servent non à la démarcation entre des actions (ce qui est assuré par les conjonctions de coordination et de subordination), mais à la démarcation entre des unités narratives plus larges : les épisodes. Le plus grand nombre de ces démarcateurs en L1 (presque trois fois plus : 45 contre 18) montre que la hiérarchisation des unités dans la construction du discours est, à cet égard, près de trois fois plus forte qu'en L2. La hiérarchisation est interprétable comme un facteur de cohérence interne du monde raconté, c'est-à-dire comme un élément d'une régulation autonome. A contrario, une faible hiérarchisation peut être interprétée comme une plus grande dépendance vis-à-vis de l'image ou, du moins, comme un défaut d'autonomie.

Même si nous devons naturellement chercher d'autres éléments de preuve, on peut estimer que notre corpus en L2 présente une plus grande dépendance vis-à-vis de l'image, ie. du référent. Cette dépendance plus grande est destinée à pallier un défaut d'autorégulation au plan de l'organisation rhétorique et de la cohésion locale que nous avons constaté précédemment, un défaut d'autorégulation des opérations de haut niveau provoqué par la focalisation de l'attention des locuteurs en L2 sur les opérations de bas niveau.

En conclusion, nous avons voulu commencer à montrer (ce travail devrait être poursuivi) que la production du discours dans ses deux formes liées (construction et contrôle) présente deux faces : l'une interne, psycholinguistique (élaboration des stratégies en fonction des règles), l'autre interactionnelle (anticipation de la compréhension et de la réaction de l'interlocuteur pour la définition des stratégies). C'est cette articulation qui nous intéresse, car elle nous semble être caractéristique des phénomènes de communication. D'autres phénomènes que ceux que nous avons traités ou abordés ici devraient être traités de la même manière, et en particulier les reformulations masquées (Levelt : «C-repairs»). Enfin, nous pensons que l'analyse comparative du discours en L1 et en L2, que nous avons fait reposer sur l'hypothèse d'une relative continuité, sur la possibilité d'une autonomie plus ou moins affirmée dans l'une ou l'autre langue et sur la possibilité d'un retour de la compétence narrative d'adultes vers des formes plus frustes, peut permettre d'éviter de se fixer sur un concept trop figé, trop absolu de la compétence, au profit de ce que Frawley/Lantolf (1985) appellent, en reprenant un concept de Vygotsky, le principe d'accès continu.

Pierre Bange & Sophie Kern

Laboratoire Dynamique du Langage – UMR 9961

Notes

1. Ce livret est actuellement utilisé dans le cadre d'une recherche translinguistique menée sous la responsabilité du Pr. D. Slobin de l'Université de Berkeley et du Pr. R. Berman de l'Université de Tel Aviv dans laquelle l'équipe de Lyon est engagée de diverses manières. «La grenouille» sert de base à la constitution d'un corpus dans une trentaine de langues de par le monde permettant des études comparatives étendues.
2. L'index de fréquence, qui est obtenu en divisant le nombre de phénomènes pris en compte par le nombre total de clauses et en multipliant par 100 (=index de fréquence pour 100 clauses), permet de neutraliser la longueur variable des narrations et donc de faire des comparaisons (notamment entre L1 et L2).
3. Les différences entre 44 et 46 (page 16) et entre 247 et 262 (page 16) provient du fait qu'ici nous n'avons pas tenu compte des autoreformulations classées en «rest-catégorie».

Bibliographie

- Bange P. (1992): *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*. Paris, Didier.
- Berman RA. & Slobin DI. (1986): Frog story Procedures. In *Coding Manual : Temporality in Discourse*, Institute of Human Development, University of California at Berkeley.
- Bruner J. (1983): *Le développement de l'enfant. Savoir faire et savoir dire*. Paris, P.U.F.
- Chafe, W. (1980): The deployment of consciousness in the production of narrative. In Chafe, W. (ed.) *The pear stories : Cognitive, cultural, and linguistic aspects of narrative production*. 9-50.
- Cranach M.v. et al. (1980): *Zielgerichtetes Handeln*. Berne, Stuttgart, Huber.
- De Bot, K. (1992): A bilingual production model : Levelt's 'speaking' model adapted. *Applied Linguistics*. 13 /1.
- Faerch K. & Kasper G. (1983): *Strategies in Interlanguage Communication*, Longman, London.
- Frawley W. & Lantolf JP. (1985): Second Language Discourse : A Vygotskyan Perspective. *Applied Linguistics*, Vol. 6, N°1.
- Goffman E. (1974): *Les rites d'interaction*. Paris, Minuit.
- Grice P. (1975): *Logic and conversation*. In : Cole, P. / Morgan, J.L. (eds).
- Gülich E. (1986): L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et de leur achèvement interactif en situation de contact. *DRLAV. Revue de Linguistique* 34-35 : 161-182.
- Gülich E. & Kotschi T. (1987): Les actes de reformulation dans la consultation. In Bange (éd.), *L'analyse des interactions verbales. La Dame de Caluire : une consultation*. P. Lang, Berne. 1987 : 15-81.
- Kern, S. (1994): «Il était une fois un petit garçon, un chien et une grenouille : étude transversale du système de référence aux actants chez des francophones monolingues au cours d'une production narrative» in: *Actes du premier colloque de jeunes chercheurs en sciences cognitives*. La Motte d'Aveillans.
- Lantolf JP. & Frawley W. (1983): Second Language Performance and Vygotskyan Psycholinguistics : Implications for L2 instruction. In Makkai, A. (ed.). *Tenth LACUS Forum*. Columbia SC.
- Levelt WJM (1983): Monitoring and Self-Repair in speech. *Cognition*, 14. 41-104.
- Levelt WJM (1989): *Speaking : From Intention to Articulation*. Aravind Joshi (ed.). MIT press, Cambridge, Massachusetts. London, England.
- Mayer M. (1969): *Frog, where are you?* Dial Books for Young Readers. New York.
- Quasthoff U. (1980): *Erzählen in Gesprächen*. Tübingen, G. Narr.

- Quasthoff U. (1982): What makes a good story? Towards the production of conversational narratives. In Slammer A. & W. Kintsch (eds). *Discourse processing*, 1982 : 16-28. Amsterdam, North-Holland.
- Weber M. (1947) : *Wirtschaft und Gesellschaft*. Tübingen, Mohr.